

ROBERT GRAVES : UN POÈTE BRITANNIQUE EN MÉDITERRANÉE



EN MAI 1946, APRÈS UNE ABSENCE DE DIX ANS DUE À LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE, ROBERT GRAVES PUT REVENIR À DEIÀ, UN VILLAGE MAJORQUIN CONSIDÉRÉ PAR LE POÈTE COMME SON VÉRITABLE FOYER. IL SÉJOURNA AINSI DE NOUVEAU DANS L'ÎLE OÙ IL MOURUT À L'ÂGE DE QUATRE-VINGT DIX ANS APRÈS AVOIR PUBLIÉ PRESQUE 150 LIVRES.

LUCIA GRAVES, ÉCRIVAIN

En 1929, après avoir achevé son autobiographie pleine de sincérité *Goodbye to All That (Adieu à tout cela)*, mon père, Robert Graves, a mis ces paroles en pratique et a littéralement dit adieu à sa patrie, bien décidé à commencer une nouvelle vie. Il avait 34 ans.

“J’ai quitté l’Angleterre après une pénible crise domestique. Mais cela n’a été que la goutte d’eau qui a fait déborder le vase : j’avais déjà décidé de ne plus vivre de façon permanente en Angleterre car un jour je m’étais rendu compte que le pays était extrêmement surpeuplé, vu que sa population idéale était de huit millions, comme à l’époque des Tudor. [...] J’avais envie d’aller là où le village ressemblait encore à un village et où la campagne était vraiment la campagne. Et où labourer avec des chevaux n’était pas encore un anachronisme. J’avais d’autres désirs, bien sûr, comme par exemple un bon vin, des

bons voisins, et ne pas être trop loin du méridien de Greenwich”.

Il trouva tout cela à Deià, où il passa les sept années suivantes à écrire –surtout de la poésie– intensément et de manière obsessive en compagnie de la poétesse américaine Laura Riding. Le succès commercial de son autobiographie lui permit de construire une grande maison de pierre juste à côté de Deià, avec le mont des Teix au fond et la vue de la mer au loin, en bas. Pourtant, malgré le désir de se consacrer uniquement à la poésie, il fut obligé, à cause des difficultés économiques, d’écrire rapidement un autre best-seller, *Moi, Claude* puis *Claude le Dieu*, deux romans qui avec *Adieu à tout cela*, sont devenus ses livres les plus lus.

Durant l’été 1936, quelques jours après le début de la Guerre civile espagnole, Robert Graves et Laura Riding n’eurent que quelques heures pour abandonner leur maison de Deià et se joindre à

d’autres citoyens britanniques qui étaient évacués d’Espagne à bord du *Grenville*, un bateau de guerre de Sa Majesté. Il y eut ensuite la Seconde Guerre mondiale. Robert Graves, qui s’était séparé de Laura Riding, s’installa dans le Devonshire avec sa nouvelle famille (dont je faisais partie) et attendit impatiemment que le gouvernement de Franco lui concède les visas pour retourner à Deià.

“Plus la guerre durait, plus mes rêves de Majorque grandissaient. [...] Les fruits de mon jardin me manquaient. L’odeur du feu de bois d’olivier, les conversations des joueurs de cartes au café du village, les magnifiques eaux vertes de la crique, les lourdes pierres du mont des Teix, mon bureaux tranquille blanchi à la chaux, les bruits nocturnes des sonnailles des brebis, les hiboux, les rossignols, les grenouilles et les vagues au loin....”

En mai 1946, mon père put enfin retour-



CÔTE MAJORQUINE SEPTENTRIONALE

© TONI CATANY

ner dans ce qu'il considérait sa vraie maison. Tout ce qu'il avait laissé avait été soigneusement traité pendant son absence –les vêtements, l'argent, les documents– et les amis qu'il s'était fait dans le village pleurèrent de joie. Il recommença ainsi à vivre dans l'île, cette fois pour toujours, et il y mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, après avoir publié presque 150 livres. Notre père nous a donné à nous, ses enfants, une vie domestique très britan-

nique : bûchers la nuit du cinq novembre (en anglais la nuit de Guy Fawkes ; Guy était décrit avec beaucoup d'humour à ses amis locaux comme un martyr catholique) ; Noël anglais traditionnel jusqu'au moindre détail –y compris les gâteaux de fruit et le discours de la reine diffusé par le service international de la BBC ; thé l'après-midi toute l'année et la cuisine britannique. Pourtant, nous étions en même temps totalement intégrés à la vie du village. Nous étions

conscients de la grande affection de notre père envers Deià ainsi que du respect qu'il avait pour les gens du village et leur manière de vivre. Nous avons pu également constater qu'il s'est discrètement maintenu en marge de la politique espagnole durant le long régime de Franco. Il parlait correctement espagnol, mais avec un curieux accent qu'il n'a jamais perdu et ses tentatives de parler majorquin, même si elles ne donnaient guère de résultats, étaient



PORT DE SÖLLER



© TONI CATANY

louables. Toutefois nous, les enfants, le parlions avec fluidité et cela lui plaisait beaucoup. Ses absences de l'île étaient rares et quand il était ailleurs, il éprouvait toujours une certaine nostalgie et avait hâte de rentrer.

Jusqu'à quel point pourtant Deià et la Méditerranée étaient-elles présentes dans son oeuvre? Il y a certes dans sa poésie des références directes au merveilleux paysage de Deià, mais moins qu'on pourrait s'y attendre en principe d'un poète qui a vécu dans cet endroit plus de cinquante ans. L'imagerie poétique de Graves est en effet très ancrée dans les paysages d'Harlech, un village du nord du Pays de Galles où il reçut quand il était jeune les premières fortes impressions de la nature. Sa famille y avait une maison de vacances et il y avait passé les moments les plus heureux de l'enfance, parcourant avec ses frères et soeurs la campagne galloise. Il est assez curieux de constater que malgré les différences évidentes de végétation, il existe une certaine ressemblance entre Deià et Harlech. Les deux localités ont le même paysage farouche, primitif, montagneux et marin, et je crois qu'une des raisons pour lesquelles il a choisi Deià en premier lieu a été qu'il se sentait bien dans ce cadre géographique. Il s'agit d'un lien important car tout au long de son oeuvre l'intérêt pour les mythologies méditerranéenne et celte est devenu de plus en plus évident, et la combinaison des deux dans le livre *The White Goddess* (publié en

1948) devait avoir un impact extraordinaire sur toute son oeuvre future. *The White Goddess* est essentiellement une étude des mythes grecs et celtes. Le livre exprime la conviction de Graves qu'il existait dans l'Europe pré-classique, au nord comme au sud, une société matriarcale qui fut remplacée plus tard par un système patriarcal encore en vigueur aujourd'hui. Selon Graves, cela a altéré l'équilibre naturel du monde, et provoqué une diminution de l'importance des forces féminines de la nature, l'instinct et la magie, qui sont aussi l'essence de la poésie.

Après *The White Goddess*, Graves a montré de nouveau son intérêt pour la mythologie grecque, et sa poésie à partir de cette époque est truffée de références classiques. Il a passé une grande partie des années 50 et 60 à réinterpréter des mythes antiques à la lumière de ses nouvelles théories matriarcales, aussi bien dans ses romans que dans des études érudites. Il est incontestable que le fait de vivre dans une île méditerranéenne devait lui donner une meilleure "connexion" avec la Grèce. Le lien entre Graves et la mythologie grecque est devenu si fort que les journalistes, à la vue de son aspect robuste et du paysage méditerranéen où il vivait, le décrivaient souvent comme un dieu grec et disaient de Deià qu'elle était une Delphe majorquine!

Il lui arriva la même chose avec Rome. Dans les romans de Claude, écrits au début de son exil volontaire méditerranéen,

Graves montre un lien si étroit avec la Rome impériale et la décrit d'une manière si vivante qu'il semble éliminer toutes les barrières entre le présent et le passé, tout en plongeant les lecteurs dans un monde perdu il y a très longtemps. Cela est dû sans doute à la force de son imagination poétique. Maintenant on peut se poser la question suivante : aurait-il décrit de manière si convaincante la Rome impériale s'il était resté en Angleterre? Sa force poétique était-elle renforcée par le fait de vivre dans un milieu méditerranéen? Indépendamment de la réponse à ces questions, le fait est que pour être britannique, avoir vécu dans une île méditerranéenne et écrit magistralement sur ces sujets, Robert Graves a constitué, pour le lecteur anglo-saxon, un lien naturel avec le monde classique.

Pourtant, que Deià soit très ou très peu visible dans son oeuvre –avec ses vieux oliviers, sa vallée et ses cultures en terrasse, et son brillant ciel nocturne–, son influence, d'une manière plus discrète, a été profonde. Car ce village méditerranéen devint par dessus tout son refuge, l'endroit qu'il choisit très tôt pour s'isoler des cercles littéraires de l'époque et de la croissante mécanisation de la société. Là-bas, il a pu vivre une vie simple, rurale et dans ce sens son environnement fut capital pour son oeuvre car il lui donnait la paix nécessaire pour créer, se consacrer à ses intérêts intellectuels et découvrir sa propre voix poétique. ■